

PROLOGUE

14 juillet 1979 – Tréhorenteuc, Bretagne

Deux minuscules antennes frétilantes firent leur apparition à l'entrée du tunnel. Après quelques rapides mouvements, le grillon avança prudemment vers la lumière.

Il frota ses pattes antérieures l'une contre l'autre, provoquant un léger crissement, puis entama l'ascension du brin d'herbe plate qui encombrait la sortie de sa tanière souterraine.

Soudainement, l'insecte fut propulsé à une trentaine de centimètres. Après qu'une main sale se fut abattue sur lui, un bref cri de joie retentit dans la clairière. Le son strident se répercuta contre les murs de la petite chapelle située à quelques mètres.

Sur les vieilles pierres du monument se détachait l'ombre d'un adolescent, dont le bras levé semblait annoncer une grande victoire. En retirant vivement le brin d'herbe qu'il avait déposé à l'entrée de la galerie creusée par le grillon, Vincent Lartigue avait cueilli sa proie !

Enfin, un bon moment dans cette journée pourrie, se dit Vincent, tentant vainement d'oublier que ses

camarades étaient tous en train de faire la fête dans la forêt !

À cette pensée, son visage s'assombrit. Il jeta un regard vers l'abbé Gillard. Ou plutôt vers « le vieux débris », comme tout le monde l'appelait quand m'sieur le curé n'entendait pas.

Soi-disant, c'était un grand homme qui n'avait plus toute sa tête, et il fallait quelqu'un pour le surveiller en permanence.

Le vieillard passait ses journées assis dans son fauteuil roulant, les yeux dans le vague, fixant quelque point mystérieux à l'horizon.

Et les enfants de chœur de la paroisse se relayaient pour s'occuper de lui. « Une bonne action », disait le curé, fermement décidé à ce que l'on prenne soin de son prédécesseur...

Bonne action, mon cul ! pensa le jeune homme. En plus, il avait fallu qu'il soit de corvée le jour de la fête nationale.

La chapelle était au cœur du village, à environ cinq cents mètres de la forêt où se déroulaient les festivités, mais Vincent percevait malgré tout les airs saccadés joués par la fanfare de Tréhorenteuc.

Les sons affaiblis se faufilaient insidieusement entre les branches des chênes centenaires, puis glissaient jusqu'à lui sur les crêtes des vagues formées par le vent dans les champs de blé.

Il maudit encore une fois le curé, à voix basse – il était quand même à côté d'une chapelle, alors, on ne sait jamais –, et observa sa petite proie.

Elle se débattait au creux de sa main. Un sourire mauvais éclaira le visage du garçon. Son faciès

anguleux et mangé par l'acné lui donnait un air inquiétant.

Il lança un dernier coup d'œil à l'abbé Gillard. Toujours vautré dans son fauteuil, les yeux mi-clos. *Il pionce sûrement. Comme d'habitude.* Vincent entama alors la séance de torture. Il transperça le grillon de part en part avec une longue aiguille, qu'il planta dans une souche de chêne, quelques mètres plus loin.

Puis il se mit à arracher méthodiquement les pattes et les antennes de l'insecte, qui se tortillait, cherchant en vain à se soustraire au monstre qui le dominait.

— Jeune Lartigue ! tonna une voix de stentor. Ignoble gredin ! Comment oses-tu torturer ainsi cette créature de Dieu ?

Vincent sursauta et tomba à la renverse. Il était rouge de honte et frissonnait encore. Le vieux con lui avait fichu une frousse de tous les diables ! Lui qui pensait que « le débris » était muet ! Il le regarda avec attention : il était toujours dans son fauteuil roulant, le regard inexpressif.

Ses yeux bleus étincelants n'avaient apparemment pas amorcé le moindre mouvement en sa direction. Le jeune tortionnaire était perplexe. Avait-il bien entendu ? Le vieux semblait aussi inerte que d'habitude. Mais cette voix terrifiante... Il ne pouvait l'avoir inventée.

Vexé de s'être fait surprendre et toujours intrigué par l'attitude de l'abbé Gillard, il relâcha le grillon, ou plutôt ce qu'il en restait, et revint prendre place

sur le banc à côté de l'infirmes. De multiples pensées s'entrechoquaient sous son crâne rasé.

Merde ! Lui, un Lartigue, allait se laisser impressionner par le vieux machin à qui il devait cette fête ratée ? Il se demandait pourquoi il avait eu si peur. Après tout, que pouvait-il lui faire, cet infirmes ? Le jeune garçon s'en voulait terriblement de ne pas l'avoir envoyé paître, mais d'un autre côté, quelque chose l'en empêchait.

Et la conscience de cette lâcheté ne faisait qu'ajouter à sa colère.

Un autre coup d'œil sur la droite : toujours aucun signe de vie ! *Quel salaud, ce vieux, de se comporter ainsi !* Vincent avait besoin d'une clope. Ouais, ça le calmerait sûrement. Il glissa la main dans sa poche et trouva le contact rassurant du briquet qu'il avait volé chez l'épicier.

— Hé ! l'ancêtre. Il faut que j'aille pisser un coup. Ça te dérange pas trop de m'attendre ici ? lança-t-il en ricanant.

Il se leva, fier de sa mauvaise plaisanterie. Ça, c'était du Lartigue, du vrai de vrai. Il se dirigea vers l'arrière de la chapelle, où personne ne pourrait l'apercevoir depuis la forêt. Puis il alluma sa gitane et tira quelques longues taffes. Un vrai bonheur. *Et qu'il aille se faire foutre, le débris, avec sa morale à deux sous.* Il en choperait des centaines d'autres, des grillons, s'il en avait envie.

Vincent jeta son mégot, puis scruta le ciel rougeoyant. La journée touchait à sa fin. Le curé allait bientôt venir récupérer l'abbé. *C'est pas trop tôt !* se dit le jeune homme en traînant les pieds vers

le banc près duquel Gillard était assis. Au coin de la chapelle, il s'immobilisa. Sa mâchoire s'affaissa, et ses yeux s'agrandirent.

— Qu'est-ce que c'est encore que ce bordel ? lâcha-t-il à haute voix.

Il avait disparu.

Il ne manquait plus que ça !

S'arrachant à sa léthargie, Vincent se mit à courir. Il fallait qu'il le retrouve. Et vite ! Il imaginait déjà la tannée qu'allait lui mettre son père...

Il se précipita vers l'entrée de la chapelle et faillit percuter Gillard. Fou de rage, Vincent ouvrit la bouche pour crier après le vieil homme.

Mais pour la deuxième fois de l'après-midi, les mots restèrent coincés dans sa gorge.

L'abbé était agenouillé, les bras tendus vers le ciel.

Vincent le contourna lentement, constatant avec stupeur que l'homme avait les yeux exorbités. Il fixait avec insistance la phrase gravée dans la pierre au-dessus de l'entrée du lieu de prière. Le jeune homme relut ces quelques mots auxquels il ne prêtait plus attention depuis longtemps :

LA PORTE EST EN DEDANS

Il est vraiment taré, songea-t-il. Mais il l'avait retrouvé, et c'était bien ça le plus important. Des larmes coulaient maintenant sur les joues de l'abbé Gillard.

— Ça y est, maître ! J'ai enfin trouvé la clé ! cria le vieil homme.

Il partit ensuite dans un magistral éclat de rire, qui résonna dans toute la chapelle.

Vincent n'avait pu retenir un sursaut. Mais qu'est-ce qui lui prenait, à ce débile ? Déjà qu'il lui avait gâché sa journée, voilà maintenant qu'il choisissait ce jour pour perdre complètement la boule ! Que fallait-il faire ? Le laisser brailler à s'en faire péter les cordes vocales, ou le remettre dans son foutu fauteuil ?

À cette idée, Vincent fut à nouveau pris d'une vague de frissons. Il n'avait vraiment pas envie de toucher l'abbé. Mais il n'eut pas l'occasion de se poser plus de questions.

En un dixième de seconde, le rire cessa, et le corps aux bras raidis s'affaissa comme une poupée de chiffon. La tête du vieillard glissa lentement sur le côté, ses yeux vides rencontrant ceux de Vincent. Le jeune Lartigue se concentra sur la poitrine de l'abbé, qui continuait à se soulever imperceptiblement.

— Il n'est pas mort, murmura-t-il.

C'est alors qu'il remarqua l'expression de l'abbé : Gillard souriait de toutes les dents qui lui restaient !

Le sourire du diable, pensa le garçon avant de prendre ses jambes à son cou.

— Au secours ! Au secours ! Monsieur le curé, l'abbé a fait une attaque ! hurla-t-il en dévalant le sentier qui menait à la forêt.

Jamais il n'oublierait ce 14 juillet.

Août 2010 – quelque part sur le Nil

Les doigts de pied en éventail, Galion se laissait porter par la torpeur ambiante. Il était confortablement installé sur l'un des transats du pont supérieur. Le seul effort qu'il s'autorisait était d'ouvrir les yeux de temps en temps pour admirer le paysage qui défilait paisiblement devant lui.

Ils croisèrent une felouque, embarcation traditionnelle égyptienne, dont la voile claquait doucement au vent. Le pêcheur leur adressa un signe de la main, auquel Galion répondit avec un sourire.

La felouque disparut lentement, laissant à nouveau aux touristes le loisir de détailler les forêts de palmiers et de cannes à sucre qui bordaient le Nil.

Tel un guerrier farouche refusant de lâcher prise face à un ennemi nettement plus puissant, le fleuve mythique résistait depuis des millénaires à l'avidité destructrice du désert.

Il dardait sa langue de végétation luxuriante sur des centaines de kilomètres, faisant naître la vie dans un lieu qui aurait pu être un enfer.

Le contraste entre le vert éclatant de la végétation et l'éclat doré du désert était saisissant. Galion se surprenait à éprouver une sensation de liberté absolue, que la chaleur écrasante et la douce progression du bateau de croisière ne faisaient que renforcer. Il était comme déconnecté du monde réel.

Il se tourna vers Maria, qui dormait sur le transat voisin.

Décidément, ce voyage en Égypte était une bonne idée. Après les épreuves qu'avait traversées la jeune femme, ce dépassement total était vraiment bienvenu. Bien sûr, Maria était forte et elle faisait de son mieux pour masquer les séquelles psychologiques de son enlèvement. Mais Galion n'était pas dupe. Chaque nuit, il l'entendait s'éveiller en sursaut, trempée de sueur.

Il essayait de ne pas montrer à la jeune femme qu'il l'avait remarqué, la confortant ainsi dans son impression d'avoir vaincu ses mauvais souvenirs.

Depuis près de deux jours, ils n'avaient pas reparlé de l'affaire, et ce simple constat suffisait à rendre heureux l'ex-capitaine de la Crim.

À ses côtés, Maria se tourna et grimaça. Sa récente fracture de la clavicule la faisait encore un peu souffrir, mais elle ne se réveilla pas. Galion admira la magnifique chevelure brune de sa compagne et déposa un baiser sur sa joue hâlée.

Il se leva ensuite pour aller se rafraîchir dans la piscine située sur le pont inférieur. En passant devant un miroir, il ne put s'empêcher d'apprécier son reflet. *Pas mal*, se dit-il, *pour un mec de trente-*

cinq ans. Oh ! bien sûr, ce n'était pas un apollon bodybuildé, mais avec un corps encore svelte, un visage harmonieux et un regard bleu aux reflets d'acier, il lui restait encore quelques années avant de laisser la gent féminine indifférente.

En accédant à l'avant du bateau, il discerna les contours de la ville de Louxor à travers le voile de chaleur.

Leur croisière sur le Nil touchait à sa fin, mais il leur restait une semaine à passer au bord de la mer Rouge. La responsable de l'agence de voyages leur avait promis qu'ils ne seraient pas déçus, les fonds marins étant splendides...

Galion n'en attendait pas moins, car la magnificence des temples qu'il avait visités au fil de la croisière lui avait laissé un souvenir impérissable.

Il n'appréciait que moyennement les séances de cuisson sur plage, et il avait un peu peur de s'ennuyer lors de la deuxième semaine du séjour.

Il ne se doutait pas à quel point il se trompait.